

io

n°91

Festival d'Automne

#91 / Costa — Raad — Saraceno — Gosselin — tg STAN — Martineau — Soulier
Kurvers — Beltrão — Ouizguen — Vincey — Brugnon — Garcia-Romeu — Backès
Botelho — Richard — Le Picard — Car — Allais — BITC Bakou — Festivals Séoul



© Nelly Rodriguez

New Settings



**UN ACCOMPAGNEMENT
D'ARTISTES**
ANAGOOR
JEANNE CANDEL
NORA CHIPAUMIRE
OLA MACIEJEWSKA
VERA MANTERO
ALI MOINI
CHRISTOS PAPADOPOULOS
PHILIPPE QUESNE
LIA RODRIGUES
ÉMILIE ROUSSET
ÉMILIE ROUSSET & LOUISE HÉMON
HIROSHI SUGIMOTO
VIRGINIE YASSEF

**13 SPECTACLES
DU 19/09/18
AU 18/12/18**

FONDATIONDENTREPRISEHERMES.ORG

Clédat & Petitpierre © Y.Clédat

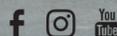
THÉÂTRE DE LA CITÉ
INTERNATIONALE

FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS
47^e édition

NANTERRE
AMANDIERS

Théâtre
de la
Ville
PARIS

Centre
Pompidou



ÉDITO

LE SPLEEN DU SOLSTICE D'HIVER

Si les zoroastriens offraient des sacrifices de feu au soleil qui disparaissait, chaque civilisation a imaginé sa manière d'inviter la lumière à tromper l'obscurité. Il y a pourtant parfois une tristesse ambiante quand la fête devient obligatoire et que la frénésie des guirlandes et l'abondance des mets en tout genre s'imposent à nos yeux et nous collent au palais. A l'heure où tout un royaume se doit de se réjouir, on commémore ailleurs la destruction du Temple. L'unanimité d'une foule en liesse serait-elle toujours suspecte ? Pas de risque dans ces pages de dénicher une trace de prêt-à-penser et c'est avec une liberté précieusement cultivée que nous traquons la beauté des aurores et défendons les illuminations de ces artistes qui, mieux que n'importe quel arbre résistant arraché à son sol nourricier, sont les figures vivantes et agissantes de la résurrection à venir et les symboles au quotidien des naissances miraculeuses. Au crépuscule de cette année vagabonde, nous tenions à tous les remercier pour les tentatives, les prises de risques, les éclairs de génie et la densité des nuits que nous avons partagées.

La rédaction

Prochain numéro janvier 2019

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-9
Silvia Costa : Dans le pays d'hiver
Walid Raad : Les Louvres and/or Kicking the Dead
Tomás Saraceno : On Air
Julien Gosselin : Joueurs, Mao II, Les Noms
tg STAN : Après la répétition
Géraldine Martineau : La Petite Sirène

—

EN BREF PAGE 10

—

REGARDS PAGES 12-13
Noé Soulier : Les Vagues
Maxime Kurvers : La Naissance de la tragédie
Bruno Beltrão : Inoah
Bouchra Ouizguen : Jerada

—

FOCUS SUISSE PAGES 14-15

—

CRÉATIONS PAGE 16-21
Jacques Vincey : La Réunification des deux Corées
Chloé Brugnon : On voudrait revivre
Cécile Backès : Mémoire de fille
Ezequiel Garcia-Romeu : Le Petit Théâtre du bout du monde
Alban Richard : Fix Me
Clara Le Picard : Open House
Philippe Car : La Fabuleuse Histoire d'Edmond Rostand !
Anaïs Allais : Au milieu de l'hiver j'ai découvert en moi...

—

REPORTAGES PAGE 23
Conférence internationale de théâtre de Bakou
MMCA, PAMS, SIDANCE et SSAF : festivals à Séoul

festival
de danse
41^e édition

les
hivernales

30 janvier ... 16 février
2019

les
hivernales
CDCN d'Avignon

04 90 82 33 12
hivernales-avignon.com

DESIGN GRAPHIQUE ROUGE ITALIQUE / PHOTO PHILE DEPRez

Festival d'Automne

DANS LE PAYS D'HIVER

CONCEPTION SILVIA COSTA / MC93 (Comédie de Reims les 29 et 30 janvier)

« "Dans le pays d'hiver" explore le vivier des questions existentielles et des symboles livrés par six de ces dialogues – Le mystère, La mère, La bête, L'homme-loup, Le déluge et Les Dieux. »

LE DIALOGUE FÉCOND DE SILVIA COSTA AVEC CESARE PAVESE

— par Marie Sorbier —

C'est un objet scénique qu'il est difficile de qualifier tant il puise ses références formelles et fictionnelles dans des sources archaïques et inconnues. Silvia Costa offre aux spectateurs qui osent le lâcher-prise un sursaut olympien d'une beauté atemporelle dans la mystique de Pavese.

Pour le poète comme pour la metteuse en scène italienne, les mythes sont un langage au sens ethnologique du terme. Ils sont une matière sublimée, une voie d'accès aux mécanismes psychiques humains. Les dieux dialoguent sur le sort des hommes, tentent de les comprendre et en viennent même à regretter de ne pas connaître la mort, qui semble pourtant expliquer les comportements et aspirations des humains. Sur le plateau, tout n'est que symboles, beauté et mystère. Le moindre geste (la délicatesse de ces gestes...) se charge instantanément de sens tant les trois actrices semblent dotées d'une puissance céleste. Hiératiques cariatides, elles portent la parole et la font se mouvoir dans une scénographie terriblement esthétique mais toujours essentialiste. On ne se déploie pas mais on tente

de rayonner dans une structure de pensée millimétrée. La parole et le geste d'une précision folle ne laissent aucune place à l'improvisation, ni aux velléités potentielles de l'acteur ; ils sont la vision du metteur en scène, sa projection intime et exclusive de ces questions universelles. « On naît et on meurt dans le sang. » Une définition du destin chez Pavese ? La naissance et la mort certes, mais rien de banal dans cette affirmation.

“

Nous réchauffer sur les décombres

Du jour où les dieux ont séparé le chaos pour, d'une part, créer l'homme soumis à l'existence mortelle et, d'autre part, s'attribuer l'immortalité, ils ont plongé leur nouvelle créature dans des affres insondables. Pour l'homme, vivre ce n'est que se savoir vivant, se connaître sans naître tout à fait, répéter sans fin un événement antérieur, tenter de comprendre et chercher à expliquer. L'être humain semble enfermé dans la vie comme dans une caverne ; il ne peut que décrire, nommer ; il est alors condamné à être poète.

Aussi ce ne sont pas seulement les dieux que Silvia Costa interroge dans son pays d'hiver, elle convoque l'animalité primitive, les excès de la nature, la terre, le sang, le feu et l'eau, souvenirs du chaos originel, innocent comme des restes épars de l'enfance. La nostalgie de « l'état sauvage » peut-être d'où l'homme est définitivement sorti et dans lequel elle semble pourtant avoir trouvé ses racines. Peu connu du lectorat français, le poète considérait « Dialogues avec Leuco » comme le texte le plus important à ses yeux. Il a d'ailleurs été retrouvé près de son lit quand il s'est suicidé, un peu comme un testament ou plutôt un mode d'emploi des humains face à la nature et aux dieux qui se jouent d'eux. « On ne se tue pas par amour pour une femme ; on se tue parce qu'un amour, n'importe quel amour, nous révèle dans notre nudité, dans notre misère, dans notre état désarmé, dans notre néant », dit-il dans « Le Métier de vivre » ; et c'est ce que Silvia Costa parvient avec élégance à créer, puisque pour accéder à la poésie et à la profondeur de son travail, il faudra accepter de nous présenter au théâtre désarmés pour pouvoir nous aussi nous réchauffer sur les décombres.

FOCUS

Festival d'Automne

LES LOUVRES AND/OR KICKING THE DEAD

MISE EN SCÈNE WALID RAAD / LE 104

« À la lisière du théâtre et des arts visuels, Walid Raad entraîne les visiteurs de son exposition dans une visite pour le moins originale. »

HISTOIRES DE FANTÔMES

— par Noémie Regnaud —

C'est à une histoire de fantômes que nous convie l'artiste et performeur Walid Raad dans une étrange performance tenant à la fois d'un TED talk à l'américaine et d'une visite de galerie d'art contemporain.

Sur une casquette vissée sur la tête, l'artiste nous entraîne dans une enquête dont l'objet se tissera tout au long de la performance à la manière de l'un de ces tapis persans restaurés au Louvre, entre projection de PowerPoint, photos, vidéos et installations qui en constitueraient les multiples fils. Cela pourrait d'ailleurs commencer, comme dans une filature, avec une piste à suivre : quel est le rapport entre un soldat américain vétérinaire du Vietnam vivant en Flandres, le bâtiment de la Cooper Union à New-York, le Louvre d'Abu Dhabi et des œuvres d'art mystérieusement métamorphosées dans leur voyage entre la France et les Emirats arabes unis ? En apparence, aucun. Pourtant, l'artiste, en faisant de ces éléments les indices d'une enquête plus vaste, invite le spectateur à plonger avec lui

dans l'exploration de liens à la fois réels et imaginaires, entre réflexion sur l'économie mondiale, empires post-coloniaux, place de l'art dans l'industrie financière ou encore recherche identitaire et artistique du Moyen-Orient. Mais Walid Raad, malgré toutes ses références et les révélations qu'il peut nous faire, n'est ni économiste, ni journaliste, ni historien. Et d'une certaine manière, tant mieux.

“

Un miroir par éclats

Artiste à part entière dans la lignée d'un Borges, mélangeant comme lui enquête littéraire et document imaginaire, il tente de construire une vérité esthétique éclairant le monde d'une manière qui lui est propre, un univers rhizomatique qui a toutes les apparences du réel dans lequel on se laisse entraîner avec un plaisir immense. Oscillant sans cesse entre informations véridiques et fictions, éléments historiques et petites anecdotes, la constellation créée par le performeur devient

dès lors un univers rempli de signes et coïncidences conférant à la magie, qui fait renouer avec la croyance d'une force inconsciente de la psyché – que ce soit celle de tout un peuple ou d'un.e seul.e homme ou femme – aux prises avec des fantômes aussi bien culturels que personnels. Prolongeant à sa manière l'affirmation posée par Breton dans « Nadja » qui déplace la question de l'être vers celle du revenant – « qui je hante » – Raad présente donc le reflet de ceux qui hantent dans le miroir de ceux qui sont hantés, du Louvre de Paris à celui d'Abu Dhabi, de la Première Guerre mondiale à aujourd'hui, à travers les œuvres d'art. Un miroir par éclats qui, si nous prenons la peine d'en reconstituer les fragments et d'en cartographier l'étendue en répondant à la confiance faite en notre intelligence, évoque tout à la fois les désastres conjoints et spécifiques de la civilisation occidentale et de celle du Moyen-Orient tout autant qu'une potentialité de renouveau : « Kicking the dead ! »



« Dans le pays d'hiver » © Andrea Macchia

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

Festival d'Automne

ON AIR

EXPOSITION TOMÁS SARACENO / PALAIS DE TOKYO JUSQU'AU 6 JANVIER

« La carte blanche de Tomás Saraceno, "ON AIR", au Palais de Tokyo, plonge le visiteur dans une grande "jam session cosmique", où s'entremêlent les sons et résonances de l'univers. »

CARTE BLANCHE ET NOIRE

— par Ysé Sorel —

L'artiste et architecte Tomás Saraceno investit l'ensemble du Palais de Tokyo pour cette 4^e carte blanche, à la suite de figures éminentes de la scène artistique internationale - Philippe Parreno, Tino Sehgal, Camille Henrot.

Dans cette exposition aux enjeux actuels, l'artiste argentin convoque araignées, scientifiques, philosophes, architectes et visiteurs à une « jam session cosmique » pour nous faire prendre l'air du temps. Même si l'ensemble tend à s'étioler dans le gigantisme des lieux, problème récurrent dans ces expositions blockbusters, le poétique et le politique se tissent et touchent des cordes sensibles. S'inscrivant dans le courant des sciences humaines étudiant l'anthropocène et le brouillage des dichotomies modernes (entre nature et culture, humains et non-humains), Saraceno entend défendre une forme d'intelligence collective et convoque un impressionnant appareil critique, au prix cependant parfois d'une certaine lourdeur et au détriment d'une expérience plus sensible. Tout ne tient alors qu'à un fil, et celui de notre attention

tend à se déliter lorsque l'informatif prend trop le pas sur le contemplatif... Mais si certaines œuvres s'emmêlent dans un tissu de références, d'autres réussissent à nous prendre dans leurs toiles, littéralement, comme avec ces sublimes sculptures arachnéennes qui s'élèvent dans la grande verrière du Palais, plongée pour l'occasion dans le noir. L'artiste cherche alors à nous « apprendre à voir », à nous rendre sensible à la beauté d'un monde à laquelle nous serions resté-e-s aveugles sans lui. Lui qui a un intérêt tout naturaliste pour les araignées, il les étudie avec sympathie et interroge notre manière d'habiter le monde et nos interconnexions.

“

Dimension utopique de l'art

Le Palais de Tokyo devient ainsi la chambre d'écho de voix qui seraient normalement demeurées inaudibles. Avec « Algo-R(h)ithms », l'artiste entend créer un « paysage vibratoire » dans lequel les visiteurs deviennent des parties intégrantes, simplement en respirant et en se déplaçant, faisant ainsi réagir des cordes sensibles aux

vibrations provoquées, qui résonnent alors à différentes fréquences. Par ces traductions spatiales, sonores et visuelles, par ses détours et retours, l'artiste entend alors orienter ses explorations à des fins pratiques. La dernière partie de l'exposition, aux allures de fablab, même si elle apparaît d'un point de vue artistique comme la moins convaincante, est ainsi consacrée au projet « Aéro-cène », une initiative interdisciplinaire pour penser d'autres rapports à l'environnement et à l'atmosphère sans utiliser les énergies fossiles. À travers ce projet de voyages aériens utilisant uniquement l'énergie solaire, Saraceno et son studio assument la dimension utopique de l'art où il s'agit plutôt d'indiquer une direction que d'établir un programme directement applicable : tenter, explorer, redonner ses pouvoirs à l'imagination, telles seraient les missions de l'artiste en ces temps de détresse. Artiste-araignée singulier, Saraceno lance ainsi des fils dans les airs, comme autant d'expérimentations et d'invitations pour inventer du possible.

FOCUS

Festival d'Automne

JOUEURS, MAO II, LES NOMS

MISE EN SCÈNE JULIEN GOSSELIN / ODÉON THÉÂTRE DE L'EUROPE (Bonlieu - Scène nationale d'Annecy le 19 janvier)
(Vu au Festival d'Avignon en juillet 2018)

« Individualisme, radicalisme, capitalisme, terrorisme : autant de fils rouges pour s'orienter dans un labyrinthe théâtral en trois parties, à voir séparément ou dans son intégralité. »

PHASE TERMINALE

— par Victor Inisan —

« Joueurs, Mao II, Les Noms » consacre logiquement le crescendo dégénérescent d'une esthétique qui s'épuise dans la vulgate spectaculaire.

C'est un spectacle encore plus long (dix heures sans entracte), encore plus vidéographique, encore plus techno. Rien n'est moins sûr, la recherche se radicalise : Gosselin en extirpe la pulpe. Surprise (pas surpris ?) : elle est nauséabonde. Ou plutôt, elle a l'indécent goût du vide. D'un vide contraire au néant ; d'un vide qui n'en termine pas de se crier. Les annonces en pétarade s'enchaînent à l'écran : noms des acteurs, titres de parties, noms des personnages et de l'auteur, décomptes chiffrés... Un petit chimiste a trouvé le kit After Effects ou s'est découvert une nostalgie du PowerPoint (effets intempêtifs d'apparition, de balayage, de strobe...). Un déluge d'annonces s'annonçant et annonçant l'annonce à venir : de l'autotélisme en kaléidoscope. Les titres titrent ce qui n'arrive pas - indéfinissable talent publicitaire ! - en s'enrobant de décibels gratuits : plus gros, plus fort, plus bête. À tel point que l'annonce devient

presque annonce : « It's a dreamworld. » « Joueurs... » est un spectacle debordien : toute annonce est une téléologie, toute essence s'est tuée dans la surface. Le son et la lumière ont l'indigne rôle de vaseliner l'esprit : surtout ne pas faire de vraies images (risque d'existence) - mais multiplier les surfaces planes pompadant l'esprit critique.

“

Déchéance fictionnelle

Quelle langue pour cet immense empire du vide ? Les personnages miment des relations : tous se perdent dans de tristes soliloques a-dramatiques... Les acteurs semblent se doubler eux-mêmes faute d'existence, tandis que le vague stigmatisme de Don DeLillo, devenu galaxie de mots sans sémantique, erre dans la performance filmique. Terme lui-même douteux : la performance est « invisibilisée » (notamment dans « Joueurs ») et le sentiment de cinéma est inexistant. Aucune lucarne d'émotion n'est envisagée entre le spectateur et le spectacle. Les décibels emprisonnent le premier et les stroboscopes l'aliènent. Même

pendant les transitions : il faut bien occuper le temps, cacher la misère... Ne restent dans l'oreille que de décérébrants hurlements : ces creuses paroles qui voudraient remuer les tombes. Dommage, les mots du plateau sont morts : Gosselin a architecturé une sémiologie du vide. Certes, le spectacle n'est pas privé de dramaturgie. Les personnages craignent le monde extérieur, ils préfèrent se terrer dans la chaleur de l'invisible : ils se cachent donc des spectateurs. Ils craignent les autres personnages : ils parlent donc en soliloques. Ils sont médiocres : ils jouent mal leur propre rôle. Mais jusqu'où ? Il faut refuser cette dramaturgie de victimes qui poétise sa nullité : la déchéance fictionnelle se doit-elle de contaminer un dispositif ? Car la forme est corrélée étrangement avec le fond... Quoi de mieux, en réalité, qu'une installation formidablement onéreuse pour évoquer la friction métaphysique entre capitalisme, révolution et terrorisme ? La démarche charrie son poids en billets : voilà que l'annonce ne raconte que le vide de sa propre production...

théâtre olympia

9 > 15 janv Théâtre Olympia
11 > 15 mars Plateaux Sauvages - Paris
un projet de Vanasay KhamphommalaORPHÉE APHONE
PRÉCÉDÉ DE
L'INVOCATION À LA MUSE

T° le silence est aux morts, la parole aux vivants.

centre dramatique national de Tours
direction Jacques Vincey0247 64 50 50
cdntours.fr

Culture

Tours

métropole

Centre-Val de Loire

TOURAINES

LE DÉPARTEMENT

TOURS

événement

Télérama

io

Festival d'Automne
APRÈS LA RÉPÉTITIONCONCEPTION TG STAN
THÉÂTRE DE LA BASTILLE

« Reprenant le scénario du téléfilm de Bergman sorti en 1984, Frank Verduyssen s'empare de cette histoire pleine d'humanité, à la fois drôle et cruelle, et invite la comédienne Georgia Scalliet, sociétaire de la Comédie-Française, à le rejoindre pour ce face-à-face inattendu. »

LE SONGE ET NOUS
— par Pierre Lesquelen —

Cette reprise d'« Après la répétition » offre une conclusion délicate au nouveau triptyque Bergman que propose le tg STAN au Théâtre de la Bastille, irrigué par le spectre de Strindberg et du « Songe ». Si le drame suédois était explicitement convoqué par « Infidèles », dans une fantaisie expérimentale pleine de poussière parodique, il n'est ici qu'un horizon scénique, prétexte aux retrouvailles du metteur en scène Henrik Vogler (Frank Verduyssen) et de la jeune comédienne Anna Egerman (Georgia Scalliet), celle-ci devant incarner le rôle principal jadis tenu par sa mère. Strindberg ajoute à ce lignage tchekhovien un intertexte symbolique et fécond, le regard céleste et initiatique que le dramaturge suédois posait sur le malheur humain rejaillissant dans celui que Bergman porte sur le théâtre lui-même. Prétendant maîtriser la fureur et les mystères du monde par la technique représentative, Henrik Vogler est bien vite rattrapé par cette « vieille machine » pleine d'engrenages tragiques que déclenchent la scène et la vie. Le pirandellisme écrémé de cet énième scénario mé-

théâtral trouve une vérité scénique inoubliable dans l'installation sommaire que fabrique encore le collectif belge à l'aide de rideaux blancs froissés, d'un bracelet invisible ou d'un trench-coat humidifié par de l'Évian. En rendant à l'objet et à la parole dramatiques toute la présence essentielle et sensuelle que la comédie et l'existence ne font qu'imiter, l'esthétique du tg STAN trouve une motivation inégalée dans l'infra-théâtralité naturelle que lui retransmet ce texte. En plus d'exhiber les travestissements virtuoses de Georgia Scalliet dans un cadre plus intimiste que « La Nuit des rois », la reprogrammation de ce spectacle créé en 2013 entraîne un examen critique du travail mené depuis par Frank Verduyssen et ses acolytes. Ce requiem pour l'artiste marque une parenthèse heureuse pour le tg STAN qui, remisant distanciation et digressions, met lui-même à l'épreuve ses amours théâtrales, répare la dérive systémique qu'avait laissé craindre "Infidèles" et retrouve le trouble sulfureux d'un théâtre incarné, pauvre et songeur.

FOCUS

Festival d'Automne
LA PETITE SIRÈNEMISE EN SCÈNE GÉRALDINE MARTINEAU
STUDIO-THÉÂTRE DE LA COMÉDIE FRANÇAISE JUSQU'AU 6 JANVIER

« Géraldine Martineau adapte le conte d'Andersen en alexandrins libres et imagine une forêt musicale de coraux. »

VOUS N'AUREZ PAS MA VOIX
— par Pierre Lesquelen —

C'est après avoir vu sa « Mort de Tintagiles » qu'Eric Ruf a confié à la jeune metteuse en scène Géraldine Martineau l'une des nouvelles productions tout public proposées au Studio-Théâtre en partenariat avec le Festival d'Automne. Les fonds marins dans lesquels se déroule la première partie du spectacle, joliment évoqués par une pluie d'algues dorées, avaient tout pour redonner à ce conte sur la différence et la puissance dévastatrice de l'inconnu le sel énigmatique de sa précédente création. La réécriture en alexandrins, accessible et sensible, donne par ailleurs une vraie épaisseur théâtrale aux confrontations familiales qui se déroulent alors sur des balançoires statiques. La métamorphose humaine de l'héroïne, imagée sobrement grâce à un seau d'eau et des collants noirs, retrouve scéniquement une puissance primitive et symbolique réitérée par l'ultime figure gestuelle du spectacle. Ces belles

trouvailles sont malheureusement entrecoupées par un lourd épisode terrestre où, comme pour la petite sirène, tout n'est que désillusions pour le spectateur. Poussée par un désir d'actualisation potentielle, Géraldine Martineau imagine une « terrasse contemporaine » pour suggérer le palais princier qui s'apparente davantage à un dancing pagnolesque. A la satire forcée d'une humanité stupide et intolérante, portée par le personnage lourdissime et gênant qu'incarne poussivement Jérôme Pouly, s'ajoute la pantomime grotesque et peu convaincante qu'entreprend l'aphone Adeline d'Hermy. Cédant certainement à l'envie de plaire aux plus jeunes par une inflexion comique qu'elle maîtrise mal, Géraldine Martineau détruit le souvenir gracieux qu'aurait pu laisser cette petite forme en ébruitant elle-aussi une « musique terrestre » qui efface la singularité des voix trop délicates.

PLUS D'AUTOMNE

KOPERNIKUS, UN RITUEL DE MORT
CONCEPTION CLAUDE VIVIER &
PETER SELLARS

« Si Lewis Carroll rencontrait Mozart. Si une sorcière croisait un aveugle prophète ou un vieux moine. Si Merlin l'enchanteur, la Reine de la nuit, Tristan et Isolde dialoguaient à distance dans un bouleversant rituel de mort. Kopernikus, opéra tout entier placé sous le signe du feu et de l'eau, est de ce genre, merveilleux. »

Théâtre de la Ville - Espace Pierre Cardin du 4 au 8 décembre / Nouveau Théâtre de Montreuil du 17 au 19 décembre.

LE GRAND DÉBAT
CONCEPTION EMILIE ROUSSET &
LOUISE HEMON

« Le Grand Débat recrée un débat télévisé de second tour des élections présidentielles, construit à partir d'un cut-up d'archives des débats de 1974 à 2017. »

Théâtre de la Cité internationale, du 10 au 15 décembre.

LES TOURMENTES

MISE EN SCÈNE SYLVAIN CREUZEVAULT

« "Construire un feu" d'après Jack London, "Un Coup de Dés jamais n'abolira le Hasard" d'après Stéphane Mallarmé et "Au désert", "Les Tourmentes" forment une suite de pièces courtes concentrées sur le travail avec les comédiens, mettant en scène des individus se heurtant à des espaces naturels hostiles. »

MC93, du 12 au 22 décembre.

PRATTHANA - A PORTRAIT OF POSSESSION
MISE EN SCÈNE TOSHIKI OKADA

« Adapté d'un roman de l'écrivain thaïlandais Uthis Haemamool, "Pratthana - A Portrait of Possession" mêle le récit des amours tumultueuses d'un artiste-peintre et le passé récent de la Thaïlande, des années 1990 à aujourd'hui. »

Centre Pompidou, du 13 au 16 décembre.

KANATA - ÉPISODE I LA CONTROVERSE
MISE EN SCÈNE ROBERT LEPAGE

« La pièce assemble les fragments d'une vaste épopée retraçant 200 ans d'histoire de son pays — "kanata" est le mot iroquoien, signifiant "village", qui a donné son nom au Canada — et scelle la rencontre, par comédiens interposés, entre deux géants de la mise en scène qui sont avant tout deux humanistes, convaincus que l'artiste doit être le témoin de son temps. »

Théâtre du Soleil, du 15 décembre au 17 février.

EXPOSITION NAIRY BAGHRAMIAN

« Nairy Baghramian bouscule les frontières entre sculptures et moules, objet et sens, force et fragilité, organique et mécanique. Dans son travail, ce qui frappe au premier regard est une certaine sensualité des formes, parfois soulignées par de subtils jeux chromatiques. »

Beaux-Arts de Paris, jusqu'au 6 janvier.

LA FERME DU BUISSON SCÈNE NATIONALE DE HAUTE-NORMANDIE
CENTRE D'ART CONTEMPORAIN

BÉATRICE BALCOU

L'ÉCONOMIE DES APOSTROPHES

EXPOSITION
11 NOV 2018 -
10 FÉV 2019

du mer au dim
de 14h à 19h30
entrée libre

RER A Noisiel
20 min de Paris
lafermedubuisson.com

MARDI 22, MERCREDI 23 ET JEUDI 24 JANVIER 2019 À 20:30

CRÉATION EN RÉSIDENCE DU 2 AU 21 JANVIER 2019
PRODUCTION LA COMÉDIE DE CLERMONT-FERRAND SCÈNE NATIONALE

texte Hélène Bessette
mise en scène Robert Cantarella et Nicolas Maury
avec Florence Giorgetti

18
19

BILLETTERIE ET
ABONNEMENTS
www.lacomédie.declermont.com
0473.290.814

Ida ou le Délire

Florence Giorgetti s'empare d'un texte avec son corps et sa façon à elle d'habiter la vie. C'est une « voyageuse » singulière qui, sur scène, devient une merveilleuse voleuse de mots. Ceux d'Hélène Bessette lui ressemblent avec une troublante évidence.

Michèle Lesbre

La Comédie de Clermont Ferrand Scène nationale

4.48 PSYCHOSE

Il y a un air de Laura Palmer chez Sophie Cadieux, porte-parole de l'écorchée vive S. K., un air de victime impropre, et la même voix – tue – de celle qu'on n'entend que dans les soubresauts du désespoir. L'aura lynchéenne qui baigne le plateau rouge (à l'image du sang qui se verse à la mesure du temps qui avance) sertit la parole de cette femme lucide, la décloisonne littéralement en ouvrant le plateau progressivement, semblable à un monde utérin et chaleureux dans lequel s'engouffre la fin d'une vie. L'ingéniosité du dispositif scénique est à souligner, clairvoyant dans cette façon d'exposer la lucidité du texte face à un réel brumeux, habile quand il montre l'obscur au moment même où Sophie Cadieux a la lumière braquée sur elle, en Phaéon féminine. Néanmoins le déroulement de la pièce est par trop visible, un tracé lisible qui exécute la partition mais qui désamorce l'exécution, desserrant le garrot quand vient la piqûre. **Timothée Gaydon**

MISE EN SCÈNE FLORENT SIAUD
— THÉÂTRE PARIS-VILLETTE —

AFFORDABLE SOLUTION
FOR BETTER LIVING

Qui veut être trop actuel s'engonce dans la naphthaline : le nec plus ultra ne couve-t-il pas souvent des infrastructures archaïques ? Ainsi en est-il d'« Affordable Solution for Better Living » de Théo Mercier : derrière le phénomène (Ikea et son macrocosme), le metteur en scène et plasticien anime les mécanismes orwelliens qu'on connaît – aussi peu périmés que sémillants. « Vous êtes bien », « il ne faut pas vous inquiéter », « vous êtes sous contrôle » : la veine était déjà formolée chez Richter ou Sonntag, elle ne pulsera pas plus chez Mercier... Une série populaire produite par Endemol (les mêmes que « Money Drop » et « Secret Story ») n'aura-t-elle pas fini de rendre trendy l'angoisse cybernétique ? L'étagère « Kallax » immaculée, que le performer Steven Michel monte sous sa peau de culturiste, est inévitablement une arme de l'ennemi : elle ne sera qu'un nid de poussières historique et philosophique. La réflexion autour de l'espace était pourtant brillante : entre espace intérieur et espace naturel, une même conformité se répand, et le même désir d'appropriation : « c'est mon espace », « c'est mon intérieur », s'acharne-t-on à répéter en vain – avant que la nature se rebelle à coups de stroboscope (effet qu'Éric Soyer arrive à rendre particulièrement profond) pour terroriser l'homme dans un pauvre placard. N'était-ce pas le grand intérêt de la performance ? Mais l'ouvrage poétique est malheureusement sous-exploité : la proposition sonore et lumineuse était autrement plus opulente et post-moderne que la bavarde voix off... Théo Mercier a fait les mauvais choix, et l'on regrette qu'« Affordable Solution... » ait fait du vieux avec l'énergie du neuf : un décentrement de la dramaturgie l'aurait sorti avec brio de ses gonds rebattus. **Victor Inisan**

CONCEPTION THÉO MERCIER
— NANTERRE-AMANDIERS —

Festival d'Automne

RÊVE ET FOLIE

Créé au Festival d'Automne en 2016, « Rêve et folie », annoncé comme le dernier du maître de l'abstraction et de l'indicible scéniques, s'offre comme l'accomplissement d'une quête artistique aussi constante que radicale pour définitivement extraire le théâtre de l'illustratif et de l'explicatif. Seul en scène, entouré d'une monumentale architecture opaque qui s'apparente à un tunnel, l'acteur Yann Boudaud – un fidèle de Régy – prend l'allure d'un géant s'extirpant de l'outré-noir. Il sculpte dans l'essence du geste, du mot et du silence, s'enivre du poème ardu de Georg Trakl et invite à une lente et puissante plongée dans les ténèbres d'une conscience affectée, en perte de contrôle ; celle d'un homme face au chaos qui magnétise. Une nuit magique. **Christophe Candoni**

MISE EN SCÈNE CLAUDE RÉGY
— NANTERRE-AMANDIERS JUSQU'AU 16/12 —

EN BREF

LA VOIX HUMAINE

Il y a dans les scènes de rupture amoureuse, qu'elles soient théâtrales ou cinématographiques, des paroxysmes naturels de tension dramatique. Avec « La Voix humaine », créé en 1927 pour la Comédie française, Cocteau signe un seul en scène brut et minimaliste, dédié à une comédienne et un téléphone. Ivo van Hove est fidèle à l'épure scénographique, et conscient que tout repose sur la capacité de Halina Reijn à s'approprier la parole : ce texte simple et déchirant convoque un moment d'une banalité confondante mais transcendé par la grâce de l'interprète du Toneelgroep Amsterdam, sa voix et son jeu permettant d'actualiser le texte de Cocteau sans sombrer dans un modernisme tiède. Lorsque les lumières s'éteignent et que retentissent les premières notes de la batterie de Steve Gadd sur le « Fifty Ways to Leave Your Lover » de Paul Simon, on sort un peu groggy de ce morceau de théâtre naturaliste directement prélevé dans les tissus écorchés de nos vies. **Mathias Daval**

MISE EN SCÈNE IVO VAN HOVE
— THÉÂTRE DE LA VILLE ESPACE CARDIN —

Festival d'Automne

JETONS LES LIVRES,
SORTONS DANS LA RUE

C'est dans la belle salle de la Maison de la Culture du Japon à Paris que Takahiro Fujita est invité à recréer son spectacle « Jetons les livres, sortons dans la rue », inspiré du film de Shūji Terayama. Une belle salle ne fait pas tout, encore moins une scénographie ingénieuse. Celle du metteur en scène nippon l'est sans aucun doute, développant sur scène une intéressante chorégraphie d'échafaudages, montés et démontés tout au long de la pièce. Mais ce ballet d'éléments scéniques – de fait bruyant – ajouté à la rapidité des scènes difficiles à suivre tout en lisant les surtitres nous fait passer, à regret, à côté de l'essentiel du texte et de l'intention de Fujita. Nous restera tout de même la force de l'image initiale du spectacle : la dissection filmée d'un œil, qui aura le mérite de nous faire voir la beauté de l'organe. Plaisir de la vue donc, qui ne peut pourtant suffire à nous maintenir dans une salle de théâtre. **Noémie Regnaud**

MISE EN SCÈNE TAKAHIRO FUJITA
— MAISON DE LA CULTURE DU JAPON —

SŒURS

Sous un ciel de néons blafards frigidifiant la belle choyance des murs rougeâtres des Bouffes du Nord, Audrey Bonnet et Marina Hands se livrent sans merci à une bataille sororale des plus explosives. Ce duel théâtral leur a été offert par Pascal Rambert qui, comme toujours, écrit pour ses interprètes et les met en scène en ayant recours à des procédés textuels et scéniques qui désormais s'apparentent à de lassants tics. C'est dans la nudité sèche de diagonales tranchantes qu'en sœurs ennemies, Audrey, la sauvageonne, et Marina, la poupée, engagées de tout leur être, se toisent et font claquer les mots assassins de l'auteur. S'il se dégage une indéniable force du jeu surpuissant des deux actrices virtuoses, l'altercation est fort languette, uniformément agressive et exagérément hurlée. Leur confrontation proliférante est aussi virulente qu'exténuante. **Christophe Candoni**

MISE EN SCÈNE PASCAL RAMBERT
— BOUFFES DU NORD JUSQU'AU 09/12 —

NACHLASS

Quelle trace veut-on laisser pour ceux qui nous survivent ? L'installation de Rimini Protokoll ne laisse pas indifférent tant elle embrasse un sujet universel en ouvrant les portes de huit vies désormais éteintes. Partageant leurs derniers instants que seules les voix transmettent, le public devient l'oreille attentive de leurs volontés et de leurs choix. Exit les gadgets des précédentes performances de Rimini Protokoll, ici nous voilà au cœur d'une expérience ontologique immersive. C'est avec douceur et tendresse que l'on partage successivement les intimités, sans pathos ni appréhension, tant l'humanité semble vibrer derrière les murs. **Marie Sorbier**

INSTALLATION RIMINI PROTOKOLL
— MC93 —

LE THÉÂTRE
DU PEUPLE
CE N'EST PAS
SEULEMENT
L'ÉTÉ

Théâtre
du
Peuple

Prochain rendez-vous

faits d'hiver

15 ET 16 DÉCEMBRE 2018

Avec Claire Cahen,
Émilie Capliez, Simon Delétang,
Penda Diouf, Julien Gaillard,
Marc Lainé, Anne Monfort,
Magali Mougel, Pauline Peyrade,
Matthieu Roy, Frédéric Vossier

et les élèves du Groupe 44
de l'École du Théâtre National de Strasbourg

Théâtre du Peuple Maurice Pottecher
40, rue du Théâtre 88540 Bussang
+33 (0)3 29 61 50 48 / www.theatredupeuple.com

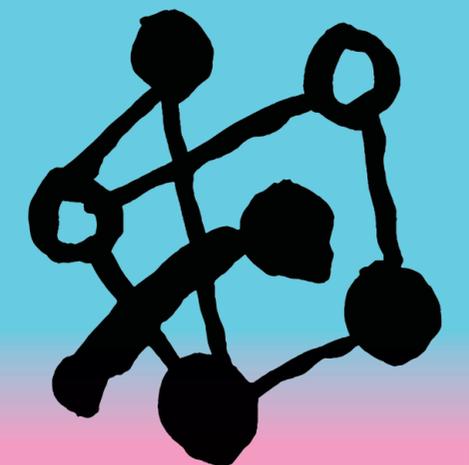


Du 4 au 21 décembre
2018

Insoutenable
longues
étirements

Comédie dramatique d'Ivan Viripaev,
Mise en scène Galin Stoev
Produit par le Théâtre de la Cité

T C

Centre Dramatique National
Toulouse Occitanie

Direction Galin Stoev



Théâtre de la Cité

ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE NOS

Festival d'Automne

LA NAISSANCE DE LA TRAGÉDIE

MISE EN SCÈNE MAXIME KURVERS / LA COMMUNE (AUBERVILLIERS) JUSQU'AU 5 DÉCEMBRE

« Maxime Kurvers propose un retour à la genèse de l'art théâtral pour mieux rendre compte des conditions minimales qui le rendent possible. »

CE SOIR, VOUS N'EN AUREZ PAS POUR VOTRE ARGENT

— par Marie Sorbier —

Voilà une proposition exemplaire de la difficulté du passage au plateau d'idées pourtant exaltantes sur le papier. Maxime Kurvers est avant tout un chercheur ; il fouille avec minutie et dénuée avec délicatesse les artifices de la scène pour tenter d'en extraire la moelle primordiale. Nourri par une famille d'artistes et de penseurs dont il se revendique – K.M. Grüber, Peter Handke, Guy Debord –, il œuvre pour un théâtre anti-spectaculaire, réduit à la simple relation de l'acteur avec un public ; « Ce soir, on ne donne pas au théâtre ce qui lui revient.

Ce soir, vous n'en aurez pas pour votre argent. Vous ne pourrez pas satisfaire votre soif de voir. » Comme l'affectation Marie-José Malis, directrice de la Commune – Centre dramatique national où Maxime Kurvers est associé, la salle reste longtemps en lumière, cassant là encore un des codes traditionnels de la représentation. Pariant uniquement sur la capacité d'empathie et la transmission de l'émotion, l'acteur entre en scène, portant sur lui les costumes accumulés de toute une vie, et raconte une histoire de notre patrimoine commun. Un conteur qui

compte sur sa voix et les expressions de son visage pour faire revivre l'instinct historique que l'on considère comme la naissance de la tragédie. Nous voilà donc au temps d'Eschyle avec les 17 000 spectateurs venus passer la journée au théâtre pour commenter bruyamment la tétalogie du poète. Une fois les offrandes sur l'autel, Julien Geffroy se lance, humble et investi, dans cette conférence non dénuée d'humour avec comme souci permanent de générer des sensations dans les imaginaires en présence tout en se laissant soudain submerger par

le tragique destin des Perses décimés par l'armée athénienne. Les morts par milliers déclencheront chez notre messager du soir des sanglots pleins la voix tombant alors dans l'emphase d'une pleureuse professionnelle. Si l'intention est claire et les moyens pour y parvenir cohérents, le concept ne franchit pas la barrière de l'intellect et c'est avec une certaine distance que l'on assiste à ce récit, ni tout à fait exclus ni tout à fait happés.

REGARDS

Festival d'Automne

JERADA

CHORÉGRAPHIE BOUCHRA QUIZGUEN / CENTRE POMPIDOU

« Dans "Jerada", aux rythmes de l'exaltée Dakka Marrakchia, quatorze danseurs tournoient, pris de vertiges. »

CHORÉGRAPHIE DE L'ENFANCE

— par André Farache —

Lorsque la pluie ne venait pas et que les sauterelles arrivaient, nous chantions. Cette chanson liée à l'enfance m'habite encore. » Ce souvenir que nous livre Bouchra Quizguen résume bien son spectacle « Jerada » (sauterelles en marocain) : toute la liberté de l'enfance, ici marocaine, mais qui pourrait être d'ailleurs, accompagnée de ce « profond désir d'envol » des êtres trop à l'étroit dans un seul pays. Pour cette pièce, la chorégraphe collabore avec la compagnie nationale norvégienne de danse contemporaine Carte Blanche, comme pour affirmer universelle cette

envie de liberté, présente dans les danses de l'enfance. La rencontre avec les danseurs se fait sans heurt, bien que dans des styles différents – une sorte de légèreté dans les pas de ces derniers –, les corps s'harmonisant parfaitement au rythme de la musique chaude et puissante d'inspiration soufie du groupe Dakka Marrakchia Baba's Band, jouée tout au long du spectacle. De ce mélange de sons, de mouvements circulaires, de souffles courts et de cris, émane une ambiance de transe profonde, un état d'excitation semblable à celui de l'enfance ; ces « jours d'enfance

dont le mystère ne s'est pas encore éclairci » et auxquels il faut pouvoir repenser « pour écrire un seul vers » affirmait Rilke, ou pour dédier une pièce aux sauterelles semble dire la chorégraphe du sud. En convoquant « le cercle et la course comme mouvements primaires, archaïques », symboles d'un infini à la fois intérieur et « hors-soi », Bouchra Quizguen propose une chorégraphie de l'enfance, un voyage initiatique vers ces temps d'insouciance, une sorte de transe poétique qui commence dans l'étourdissement du déplacement circulaire d'un seul danseur, pirouette

tant sans cesse pendant près de vingt minutes, se poursuit avec des chorégraphies semblant improvisées faites de trajectoires croisées aux rythmes changeants, et se termine lorsque les masques tombent à l'image de cette montagne de vêtements dissimulant totalement un danseur avant de finir éparpillés au sol, dans un final intense. « Jerada » ou l'art de tourner en rond : rajeunissant.

Festival d'Automne

LES VAGUES

CHORÉGRAPHIE NOÉ SOULIER

CHAILLLOT - THÉÂTRE NATIONAL DE LA DANSE
(18 et 19 décembre au Théâtre Garonne, Toulouse)

« Dans sa nouvelle création, Noé Soulier revient à une interprétation du geste de l'intérieur, et propose un labyrinthe perceptif et mémoriel fait de mouvements suspendus, travaillé par le rythme des percussions. »

LES NŒUDS DE LA PENSÉE

— par Timothée Gaydon —

Script moderne, Noé Soulier se propose d'ajouter des addenda au chapitre « Musique/danse » du grand livre de l'histoire des arts. Partant d'un pré-supposé relativement simple, il présente l'idée d'une création conjointe de la musique et de la danse afin d'échapper aux interrogations insolubles concernant le rapport des deux arts entre eux. Aussi le spectateur lira-t-il avec sagacité les parallèles entre phrases musicales et « phrases de mouvements » comme les appelle lui-même Noé Soulier. De fait, le substrat théorique permet de porter un regard différent sur le déroulement de la pièce, et yeux et oreilles prévenus discernent savamment ses articulations et ses composantes. Voir revient à glaner au milieu des champs maritimes les indices d'une réitération et d'un retour, obséquieusement. Cependant « Les Vagues », œuvre de la pensée avant tout, peine à convaincre sur le plateau et l'acuité auditive et visuelle dont il faut faire sans cesse montre évide plus encore la poésie des mouvements. Alors même que Noé Soulier appelle de ses vœux une fantasmagorie qui naitrait de gestes simplement esquissés, à poursuivre en notre

for intérieur, la performance entérine la défection de cet idéal et paraît mal tolérer les divagations de l'âme. Quand les vagues semblent, à juste titre, la métaphore idéale du geste chorégraphique – les deux entités partageant la même reprise d'une force vive, implacable, immodérée, la même vitalité mordante – parce que la danse est aussi intraitable que les rouleaux qui frappent obstinément le sable pour baver d'écume, on se retrouve démuné devant le ton policé du propos et sa délicatesse parfois un brin irritante. Il ne reste, en outre, que peu de choses de la suavité du texte de Virginia Woolf, de ses phrases qui menacent de chavirer dans un océan doux-amer et font tambouriner nos tempes et battre notre cœur plus vite – celles des « broken words » comme l'auteure l'écrit elle-même – si ce n'est la venue au devant de la scène de trois solistes, qui, fugitivement, et baignés d'une lumière blanche, saisissent la langue rêche, mouillée et tiède de l'auteure et la dansent. Les mots glissent alors sur le corps et pour certains s'arrêtent sur un repli de la peau, ce dépôt fragile, rêvé apaise alors les gestes manqués.

Festival d'Automne

INOAH

CHORÉGRAPHIE BRUNO BELTRÃO

LE 104

« À partir de la figure du migrant, ce damné de notre temps, Bruno Beltrão signe une composition chorégraphique complexe et contrastée. »

BELTRÃO DÉPLACE LES FRONTIÈRES

— par Pierre Fort —

Juste l'os, le nerf, le muscle. Pas de pathos, pas de gras, pas de sirop. Une ligne de lumière sur le plateau à cour et c'est presque tout. Ça glisse lentement, ça se contorsionne, ça se renverse en arrière, ça se fige dans l'obscurité radieuse au son des vibrations tranquilles du *subwoofer*. Deux danseurs. Puis trois, puis quatre. Paralysie, *freezes*, frémissement des mains... Placée juste derrière nous, une lycéenne en sortie scolaire s'inquiète déjà à voix haute : « C'est de la danse, ça ? » Moyennant une hyper-sophistication austère, loin des cli-chés festifs et rassurants du hip-hop mainstream, la proposition de Bruno Beltrão s'affranchit de tout récit identifiable, de toute progression logique et procède par ruptures, par tableaux discontinus. Bientôt vont jaillir, avec une élasticité étonnante, comme des chats endiables qui bondissent de partout, les dix danseurs enchaînant figures et coupes. C'est la brusque détente du muscle, la beauté allurée et drastique du mouvement. Le spectacle semble n'avoir vraiment commencé que dans ce déploiement soudain d'énergie entêtée et de virtuosité incontestable. Il y aurait presque, dans cette martialité fluide et électrique, dans cette maestria fauve et virile, une forme de douceur : serait-elle due aux shorts longs et amples que portent les danseurs, qui leur donnent, en mouvement, une silhouette ailée et papillonnante ? Par-

fois, lorsque le silence s'installe, on entend, sur le sol, le seul bruit des sneakers, attendrissant comme l'empreinte humble et fragile de l'effort vigoureux. Partant des propositions faites par les danseurs lors d'improvisations, le chorégraphe brésilien est en quête d'une grammaire neuve, d'un vocabulaire inordinaire du geste. « Inoah », nom du lieu de résidence où s'est créé le spectacle, cherche à évoquer la longue marche des migrants. Beltrão n'est pas sûr de la validité de son propos : « Comment le hip-hop peut-il contribuer à une meilleure compréhension du monde dans lequel nous vivons ? C'est peut-être une question trop vaste, certainement, sachant que je n'ai pas d'avenir particulier en tête. Il faut cependant croire en quelque chose pour pouvoir créer des œuvres, même si cela soulève toujours des doutes. » Sa seule certitude réside sans doute dans la foi en une énonciation inédite et pure, faisant éclater les limites. Il s'agit pour lui de faire muter l'espace, de le métamorphoser radicalement, de s'en emparer avec une détermination et une rage indomptées que rien n'apaise. Cela vaut bien tous les discours sur les migrants. A la fin du spectacle, une camarade s'enquiert auprès de la lycéenne : « Alors, ça t'a plu ? - Ouais, ça a allé... » Oui, Bruno Beltrão déplace les frontières. Y compris celles qui existent dans le public du 104.

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES

ŒUVRES DIFFICILES. LA MISSION DU THÉÂTRE

LA LARGEUR DU BASSIN

MISE EN SCÈNE LUCILE CARRÉ
THÉÂTRE POCHÉ GENÈVE JUSQU'AU 22 DÉCEMBRE

— par Marie Sorbier —

Ce qui marque d'abord c'est l'intelligente appropriation de l'espace et son marquage social binaire immédiat. Les hommes sur leur promontoire et les femmes, en bas, prêtes à tout pour se jeter dans le grand bain. Le texte de Perrine Gérard publié avant la vague #metoo aborde frontalement la question du regard prédateur, des hommes sur les jeunes filles bien sûr mais aussi des filles entre elles et des filles sur les hommes. Tout est une histoire de parade et de monstration pailletée de ce que la société semble attendre de ses sujets et cette tension entre ce qui devrait être et ce qui est claqué à chaque geste, résonne à chaque tentative de dialogue. La mise en scène renforce le malaise en jouant habilement entre une esthétique pastel et presque glamour et une sensation dérangeante d'observatoire zoologique ; même le jeu semble en décalage avec une réalité qui n'est palpable que dans les mots et la violence sourde des situations. Cette nage en eaux troubles laisse une trace poisseuse sur la peau, une vague odeur de chlore, mais comme la sirène échouée de l'image finale, il faudra bien du courage pour se tenir malgré tout debout et affronter enfin sereinement le regard de l'autre.

NORMAL.

CHORÉGRAPHIE GUILHERME BOTELHO
THÉÂTRE FORUM MEYRIN, GENÈVE
(Théâtre Crochetan, Monthey, le 26 mars)

— par Marie Sorbier —

La dernière création de la compagnie Alias a une particularité rare et signifiante : elle s'adresse autant à la conscience affûtée ou novice du spectateur de danse contemporaine qu'aux recoins les plus enfouis de nos inconscients récalcitrants. Et malgré une première lecture qui pourrait lui prêter des accents mélancoliques, c'est avant tout un hymne à la ténacité ou simplement une définition dansée de ce que vivre signifie. Sur le plateau, ils sont sept à se livrer à cette cérémonie ritualisée, à cette forme répétitive mais non similaire qui transforme cette masse organique en chœur muet qui accepte, pour la seule beauté du geste, la mise à mal des corps. L'épuisement physique transpire la douleur mentale qu'il faut combattre de front, celle qui ne semble plus en finir de venir les faire flancher. Car il ne s'agit jamais de déséquilibre mais bien de chute, d'appel irrésistible de la gravité, d'abandon momentané des forces, de l'instant qui laisse s'échapper le dernier espoir. Les poids des corps qui tombent paraissent soudain infinis et la musique électro-mélodique les accompagne dans cette densité. Comme on tombe de sommeil, comme on tombe amoureux ou simplement de sa chaise. Le sol pour horizon final, les lignes des danseurs font tanguer les verticales dans un mouvement perpétuel aux multiples variations subtiles. Le

salut, comme le prophétisait Emmanuel Levinas, vient des visages. Merveilleux porteurs des émotions, ils trahissent l'instant en révélant au dehors, dans une expression soudaine et partagée par tous, les mystères du dedans. L'intensité des regards et la fragilité d'une main qui tente une approche, un sourire, un faux sourire, les têtes d'apparat et les mines des mauvais jours s'enchaînent à chaque tentative d'érection. C'est une pièce chorégraphiée délicatement théâtrale que Guilherme Botelho livre sur scène ; lui qui souhaitait traiter de la résilience (concept psychanalytique salvateur et très utile en de multiples occasions) offre au public un concentré de courage, une leçon de combat de vie à la manière des maîtres zen, tomber sept fois se relever huit. « Ecrire c'est hurler sans bruit » : Marguerite Duras définissait son médium d'expression comme le chorégraphe tente ici d'enrichir le sien avec un sens de l'oxymore qui atteint son paroxysme dans l'image finale, d'une justesse qui force l'admiration. « Normal. » est en réalité une preuve par le geste de l'ineptie de la normalité et un manifeste qui sublime la capacité de l'homme à encaisser les chocs et à se mettre debout à nouveau. Un talisman ou un cadeau qui se transmet à ceux qui comptent, c'est une dose de danse radicale et hypnotique que l'on emporte avec soi longtemps après avoir quitté la salle.

LE DERNIER QUI S'EN VA LAISSE LA LUMIÈRE (ALLUMÉE)

CHORÉGRAPHIE
FABIENNE BERGER
EQUILIBRE/NUITHONIE,
FRIBOURG

— par Marie Sorbier —

D'abord il y a des mots, des obsessions partagées par les quatre danseuses derrière leur micro comme pour créer une connivence avec ceux qui les regardent, comme pour déjà signifier qu'il ne s'agit pas là d'une performance de danse stricto sensu. Fabienne Berger, chorégraphe du patrimoine helvète, travaille dans un espace aux conventions scéniques très marquées – sol que le blanc délimite créant un espace de non-jeu à vue tout autour ; un ring sans besoin de cordons pour le cintre – en laissant à la tension des sons et des lumières une place prépondérante. Qu'en est-il des corps dans cette étrange Babel ? Irrémédiablement seuls, ils se débattent par des litanies de gestes tentant d'y trouver du sens ou peut-être simplement une main à serrer. Ne se souciant pas des codes du contemporain, les danseuses exposent leurs névroses, stigmates d'un monde qui, selon les travaux de l'anthropologue Paul Jorion, dont le titre du spectacle est inspiré, a lancé le processus de deuil de sa propre espèce. Plus laboratoire hors du temps que performance, c'est un objet chorégraphique expérimental sous-tendu par la nécessaire transmission d'un esprit du mouvement qui anime désormais les lignes de la chorégraphe.

Comédie
de Genève!

Bd des Philosophes 6
1205 Genève
T+41 22 320 50 01
comedie.ch

Opération 2 x Lars von Trier

Le Royaume

d'après Riget / L'Hôpital

et ses fantômes,

une série télévisée

de Lars von Trier

et Niels Vørsel

22 jan > 6 fév 2019

Le Direktør

D'après une comédie

de Lars von Trier

8 > 15 fév 2019

Oscar Gómez Mata -
Cie L'Alakran

LA RÉUNIFICATION DES DEUX CORÉES

MISE EN SCÈNE JACQUES VINCEY / 73-13, SINGAPOUR (MC93 jusqu'au 1er décembre)
« En montant le texte en anglais, avec des interprètes aux origines chinoises, malaises et indiennes, Jacques Vincey donne une nouvelle résonance aux mots de Joël Pommerat. »

PAR L'ÉTRANGER SE RETROUVER
— par Jean-Christophe Brianchon —

Il est des compagnonnages dans la vie d'une rédaction que le temps même ne peut abîmer, comme celui entretenu avec le Centre Dramatique National de Tours : une amitié autour d'un projet et des hommes qui nous aura fait traverser le monde jusqu'aux confins des moiteurs singapouriennes pour suivre le directeur de ce théâtre, Jacques Vincey.

Il faut dire pour être honnête que le projet était de ceux qui feraient se retourner d'envie tous les théâtres : l'adaptation en anglais par une troupe de comédiens singapouriens de « La Réunification des deux Corées », ce texte de Joël Pommerat qui, en 2013 au Théâtre de l'Odéon, enthousiasmait la planète théâtrale parisienne. Il faut dire également que tout cela se passe au 72-13, cœur de la maison du TheatreWorks et lieu historique de la création scénique singapourienne dirigé par Ong Keng Sen, dont nous avons par le passé loué le travail alors qu'il était à la tête du Singapore International Festival of Arts. Mais alors, tout cela ne serait-il qu'une histoire d'amitié ? Certainement pas. Au-delà de cet affectif qui parfois nous mène, apparaît aujourd'hui le talent réel de Joël Pommerat pour l'écriture. Du spectacle total que sont ses pièces quand il s'occupe lui-même de les mettre en scène peut se dégager enfin ici le sentiment d'une mécanique artistique et sensorielle expurgée des effets qui enferment pour nous rapprocher de la réalité de ce que sont les mots de la pièce. Comme si finalement l'auteur, sachant bien trop le sens du verbe qu'il écrit, ne pouvait

rien faire d'autre au moment de le mettre en scène que de surimprimer son sentiment, sans laisser la possibilité à la langue et ses interstices de suinter par la bouche des comédiens qui la font vivre. Ainsi nous est offerte la possibilité de nous confronter à la langue de Joël Pommerat, et d'une façon d'autant plus intéressante que l'expérience se fait par le truchement d'une traduction qui permet à Jacques Vincey de s'approprier un morceau de l'histoire. Car aussi surprenant que cela puisse paraître quand il s'agit de cet artiste plébiscité à travers l'Europe entière, cette pièce n'avait effectivement pas été traduite en anglais.



Douce étrangeté du verbe

Et alors, qu'est-ce que cela donne ? Un moment de théâtre intense construit avec une intelligence remarquable malgré l'effet patchwork inhérent à cette forme. Au fil des vingt saynètes qui construisent la pièce, c'est bien toujours le fait d'aimer et notre perception du réel que le tout interroge, mais selon des variations langagières inévitables à l'adaptation qui permettent de comprendre où se cachent les enjeux, les brisures et les points de chauffe dramaturgiques. A l'instant même où le mari de cette femme à la mémoire détruite, triste d'un passé qui n'est plus, se tourne vers elle et lui dit « Stop Siring me » pour qu'elle cesse enfin de le vouvoyer, les mots nous engagent avec lui dans sa tourmente et révèlent un état de fait disparu que le français ne permettait pas toujours de

percevoir. A l'étrangeté de cette langue que nos oreilles entendent vient s'adjoindre rapidement celle d'un jeu que nos yeux voient, sans en avoir l'habitude. Ici, la classique cérébralité du jeu académique français n'a pas sa place et vole en éclat sur l'autel du jeu anglo-saxon quand sur le plateau les acteurs jouent au sens premier du terme et font le show, quitte à parfois brûler la douce étrangeté du verbe. Sur le fil de la sitcom, les comédiens avancent donc et par l'incompréhension qu'ils créent chez les français qui connaît son théâtre, amènent à la pièce ce vent frais qui finalement ne pose qu'une seule question, consubstantielle à l'existence même du théâtre : ce que je ressens, mon voisin le ressent-il également ? Evidemment, la réponse ne peut-être que oui, et c'est aussi ce que souligne Jacques Vincey par son geste. Pendant que jouent les acteurs de chacune des scènes, les autres prennent place autour du plateau, puis s'habillent et se déshabillent avant d'eux-mêmes entrer en jeu. Une valse simple des tissus et des regards que soulignent les lumières fines de Marie-Christine Soma et qui ne parle que pour dire une chose : nous ne faisons tous que de nous habiller des mêmes tristesses et questionnements. Une morale simple que seule permettait l'introduction au cœur de ce texte identifié des éléments d'extranéité que sont cette langue et ces comédiens, et que ne viennent pas gâcher les aléas inhérents à l'ambition d'un tel projet. Parfois, le souffle vacille et le son sature mais, à Singapour, c'est un théâtre en train de se faire auquel nous avons assisté. Un théâtre en plein dans le présent de son action. Un théâtre vivant.

CRÉATIONS

ON VOUDRAIT REVIVRE

CONCEPTION CHLOÉ BRUGNON / COMÉDIE DE REIMS

(30 novembre au 1er décembre au Théâtre Antoine Vitez, Ivry / 15 au 20 janvier au Théâtre de l'Opprimé)

« Comment approcher Gérard Manset, cet artiste déroutant et inclassable qui, depuis son premier album "Animal on est mal" sorti en 1968, n'a fait aucun concert et refuse toute interview... ou presque ? »

L'ÉMOTION-MANSET
— par Noémie Regnaut —

Avec une poésie et une légèreté sans pareilles, Chloé Brugnol, Maxime Kerzanet et Léopoldine Hummel (connue aussi sous le nom de Léopoldine HH) nous emmènent sur les traces de Gérard Manset, chanteur français des années soixante-dix. S'emparant de ses textes et chansons, les deux comédiens-musiciens alternent moments chantés en live et reenactment d'interviews réalisées par l'artiste. Sans s'embarrasser de la vraisemblance, ils incarnent avec humour un « Gérard » à l'identité fluide, passant de l'un à l'autre comme pour signifier la vaine tentative de saisir autre chose du chanteur que ce qu'il a à nous dire. Bien loin du biopic donc – que Manset n'aurait certainement

pas apprécié, vu le mystère entourant le personnage –, « On voudrait revivre » apparaît plutôt comme une variation sur l'inspiration que peut provoquer un artiste chez d'autres artistes (Manset a d'ailleurs été découvert par Chloé Brugnol dans la dernière séquence du film de Leos Carax, « Holy Motors »). Car tous semblent avoir été portés par l'émotion-Manset, jusqu'à la scénographie qui fonctionne comme un écrin rêvé pour des chansons, mêlant références nostalgiques aux studios d'enregistrement des années soixante-dix et univers onirique fait d'animaux et de costumes à paillettes. Le geste d'appropriation prend dès lors tout son sens, comme un souffle ; une inspiration prise chez « Gérard », une expi-

ration vers le public, qui reviendrait alors à l'inspiration initiale... De Carax à Manset, de Manset à Léopoldine Hummel et Maxime Kerzanet, d'eux à Chloé Brugnol, comme un hommage infini. De Manset lui-même, vous l'aurez compris, nous ne saurons pas grand-chose ; mais nous ferons nôtre la beauté de certaines de ses paroles portées avec une joie visible par les deux interprètes en scène, et plus encore, avec une générosité sensible. Et si « on voudrait revivre ça signifie on voudrait vivre encore la même chose », rarement jeune spectacle aura si bien porté son titre !

27 mars – 7 avril 2019

Théâtre | Danse | Performance | Arts visuels

Théâtre Vidy-Lausanne | Arsenic
Les Printemps de Sévelin

Katerina Andreou (GR/FR) **Stefan Kaegi/**
Simone Aughterlony (CH/DE) **Rimini Protokoll (CH/DE)**
Jérôme Bel (FR) **Yasmine Hugonnet (CH)**
Ntando Cele (CH) **Tobias Koch/**
Johannes Dullin/ **Thibault Lac (CH/FR)**
Ariel Garcia/ **Ligia Lewis (DO/US/DE)**
Gregory Stauffer (CH/DE) **Angélica Liddell (ES)**
Marion Duval (CH) **Joël Maillard (CH)**
Samira Elagoz (FI/NL) **Théo Mercier/**
Gremaud/Gurtner/Bovay (CH) **Steven Michel (FR/BE)**
Gilles Furtwängler (CH/ZA) **Thomas Ostermeier (DE)**

VIDY THÉÂTRE
LAUSANNE

ARSENIC

Théâtre Sévelin 36



prohelvetia

Lausanne – Suisse

EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSI GÉNÉ-

MÉMOIRE DE FILLE

MISE EN SCÈNE CÉCILE BACKÈS
COMÉDIE DE BÉTHUNE*(Théâtre de Sartrouville les 4 et 5 décembre)***« Cécile Backès poursuit son exploration de l'écriture d'Annie Ernaux avec "Mémoire de Fille". Un théâtre de l'intime fait d'images et de corps. »**

PORTRAIT(S) DE FEMME

— par Audrey Santacroce —

Après avoir monté « L'Autre fille » dans une scénographie conçue pour les lieux extra-théâtraux, la metteuse en scène et directrice de la Comédie de Béthune Cécile Backès s'attaque à ce qui devient de facto la deuxième moitié d'un diptyque consacré à Annie Ernaux en adaptant dans un cadre plus classique (du moins dans une certaine mesure) le roman « Mémoire de fille ». Voici la tentative de réunification d'Annie D., la fille de 1958 qui vit ses premiers émois sexuels en travaillant dans une colonie de vacances, et Annie E., la femme qui tente depuis vingt ans de reconstituer cette semaine précise de 1958. Articulée en deux parties, le spectacle oppose la semaine d'été de 1958 et les quelques années qui ont suivi, la jeune fille qui vit et la femme qui se souvient, l'individu et le groupe, la vie et le récit, jusqu'à ce que tout s'entremêle dans une sorte de transe mémorielle pour le public. Au centre de la scène, une immense boîte noire comme une mémoire dans laquelle on fait des allers-retours. Projections, traces mnésiques, actrices et acteurs qui en traversent l'espace comme des spectres, cette boîte noire dissocie physiquement les temporalités qui se mêlent. La parole, elle, se passe comme un témoin de comédien en comédienne, elle migre, comme pour mieux souligner le statut d'immigrée de l'intérieur » de l'autrice, transfuge de classe percluse par la honte du milieu modeste dont elle est issue. Et faut-il être grand pour réussir à faire parvenir la honte au public. Sur scène, Judith Henry et Pauline Belle se partagent la part du lion et sont éblouissantes. Avec une délicatesse de chat, qu'elles dansent ou que l'une se gave de gâteaux pendant que l'autre essaye de reconstituer la vie de la première, elles évoluent sur le mince fil de soie des mots d'Annie Ernaux, funambules-soldates qui n'ont peur de rien, et sûrement pas d'être des femmes. Annie Ernaux, cette immense écrivaine de la mémoire, est admirablement servie par la mise en scène tout en pudeur de Cécile Backès et l'adaptation au cordeau du texte qu'elle signe avec Margaux Eskenazi.

LE PETIT THÉÂTRE DU BOUT DU MONDE OPUS II

CONCEPTION ÉZÉQUIEL GARCIA-ROMEU
THÉÂTRE NATIONAL DE NICE*(Théâtre de Sénart les 12 et 13 décembre)***« Dans ce nouvel opus, on retrouve les petits êtres de ce théâtre artisanal tellement original, confrontés cette fois à un univers hi-tech et futuriste. »**

DU MÉCANIQUE À L'ORGANIQUE

— par Marie Sorbier —

Ne nous y trompons pas, ce qu'Ézéquiel Garcia-Romeu imagine est loin d'être un théâtre d'objet au sens usuel du terme. De spectaculaire, il ne reste que des fragments de presque rien et la fiction semble enfin être déléguée à l'imaginaire de chaque spectateur. Des constructions éphémères, des îlots peuplés parfois de personnages étranges nourrissent des potentiels d'histoires, simplement effleurées pour stimuler nos yeux et nos pensées. Rassemblés autour d'une table-colline qui se laisse déshabiller et recouvrir dans un flot précis et continu de formes anthropomorphes ou architecturales, nous déambulons pour s'imprégner par capillarité de cette ambiance crépusculaire où rien ne semble vouer à la permanence. Fugacité et délicatesse. L'opus 2 de ce « Petit Théâtre du Bout du Monde » se compose de trois parties de trente minutes comme une tragédie en trois actes dans laquelle le fatum aura encore une fois raison de tous les efforts humains. La machine omniprésente par ses mécanismes infernaux (mais fascinants) à vue, attaque inlassablement la poésie qui ne cesse pourtant de renaître des gestes légers des manipulateurs, aidée par la musique qui semble l'encourager dans son processus d'abrutissement du monde. Parfois, les hommes tentent de se frayer un chemin pour se risquer à une rencontre – qu'il est périlleux ce chemin, que les voies pour y parvenir sont tortueuses ! –, parfois, de guerre lasse, ils se laissent amadouer par les discours protectionnistes, aussi confortables que dangereux. Les haut-parleurs érucitent (on pense bien sûr à ceux tout aussi picturaux de William Kentridge), ce qu'il reste d'hommes se rassemblent pendant que d'autres formes de vie tentent une percée des profondeurs vers la lumière. Donner l'opportunité de voir de façon concomitante l'objet artistique dans sa forme finale et toutes les ficelles, manipulations, dessous de table qui lui permettent d'exister offre une expérience riche de plusieurs épaisseurs que l'on se plaît à ausculter, naviguant avec curiosité entre savoir-faire et magie de la représentation.

CRÉATIONS

FIX ME

CHORÉGRAPHIE ALBAN RICHARD / ESPACE DES ARTS, SCÈNE NATIONALE DE CHALON-SUR-SAÛNE

*(Chaillot - Théâtre national de la danse du 29 janvier au 2 février)***« Le titre joue sur un triple sens – signifiant à la fois "répare moi" et "regarde moi", Fix Me peut également faire allusion au shoot de drogue – est "une chorégraphie qui tente de faire du corps de ses interprètes une puissance qui ne se réduit pas à leurs organismes". »**

COMPOTEMENTS

— par Victor Inisan —

Voilà autant d'individus à l'anatomie variable dont la façon de bouger exhume une palette de comportements hétéroclites – et ces corps idiosyncrasiques fracassés contre le monde : dansant, précaires et insoucians, sur des cartons mobiles. S'y retrouveront-ils dans ce magma de plateaux ? Au risque permanent de l'autarcie : car chaque corps réside bien sur une plateforme dangereusement instable... Il se dérobera bientôt sous les pieds de l'individu qui s'exprime, c'est un podium plus rapide que la lumière, une mode qui s'évanouit sans pitié à peine consolidée. A-t-on encore le temps de prendre la parole dans le chaos ? De fixer cette anatomie fuyante dans le train à toute allure du réel ? Alban Richard s'attaque frontalement à la question dans « Fix Me », isolant des

comportements individués qui sont autant de rémanences, stigmates, situations, miasmes... Des choses vues et piquées au gré du réel – un ensemble complexe de mimiques chorégraphiques qui s'efforcent ainsi de produire un sens commun lorsque l'être social est brisé encore et encore. Peine perdue malheureusement car chaque tentative de s'élever, de faire utopie, s'effondre. Les drapeaux sont noirs dans « Fix Me » : une sépulture pour la communication, quand aucun des danseurs, péniblement séquestré dans sa danse, ne peut en comprendre un autre, usant pourtant d'un même réseau de signes. Est-ce là l'échec sémiologique ? Chacun n'écoute-t-il plus que son propre comportement confinant à l'idiotie. Mais « Fix Me » n'est-elle pas néanmoins une œuvre d'infrastructure ? En réalité, les comportements

ne comptent pas tant que ce qu'ils produisent malgré eux, c'est-à-dire un espace résolument politique, dévasté, où ne tonne au final que la musique d'Arnold Rebotini, complètement en décalage avec la proposition chorégraphique (les danseurs auront ainsi travaillé avec oreillettes au plateau). Celui qui court sur place aura le mérite de gratter la peau du carton : une lueur s'égaie-t-elle en-deçà des squames ? On parlait récemment du splendide « De(s) personne(s) » de la Cie La Cavale, qui étudiait la phénoménologie du groupe, lorsque chaque individu était encore une « intensité anonyme » ; Alban Richard s'occupe, lui, d'un autre insensé, celui de la réalité la plus brute et du futur en pointillés qu'elle trace. Est-ce là le désert du réel ?

OUVERTURE DU FESTIVAL
: COCAGNE – EMMANUELLE VO-DINH
DU 22 AU 25 JANVIER À 20H30
LE PHARE, CCN DU HAVRE NORMANDIE

CRÉATION

: CONFIER – MARGOT DORLÉANS
JEUDI 24 JANVIER À 12H15 ET 18H
MUMA, LE HAVRE

CRÉATION

: ROAD MOVIE – DOMINIQUE BOIVIN
SAMEDI 26 JANVIER À 18H
THÉÂTRE LE PASSAGE, FÉCAMP

CRÉATION

: WAVEPARTY – EMMANUELLE VO-DINH
SAMEDI 26 JANVIER À 22H
LE PHARE, CCN DU HAVRE NORMANDIE

CRÉATION

: THE PERFECT MOMENT.
– KATELL HARTEREAU ET LÉONARD RAINIS
MARDI 29 JANVIER À 20H30
LE PHARE, CCN DU HAVRE NORMANDIE

CRÉATION

: FEEDING BACK
– MALGVEN GERBES ET DAVID BRANDSTÄTTER
VENDREDI 1ER FÉVRIER À 20H30
LE PHARE, CCN DU HAVRE NORMANDIE
+ RETOUR FEEDING BACK
SAMEDI 2 FÉVRIER À 17H
LE MUMA, LE HAVREPHARENHEIT
FESTIVAL
DE DANSE22 JANVIER
– 2 FÉVRIER
2019RETROUVEZ L'ENSEMBLE
DE LA PROGRAMMATION
SUR WWW.PHARENHEIT.FRPROUST
CORNEILLE
PESCIA
SHAKESPEARE
MADANI
THERAULAZMOLIERE
BACH
ZIEGLER
MNOUCHKINE
MELQUIOT
PORRAS

TKM

THEATRE

KLEBER

MELEAU

18 – 19

TKM.CH

RENENS

SUISSE

OPEN HOUSE

CONCEPTION CLARA LE PICARD
LA MÉNAGERIE DE VERRE

« A travers les histoires croisées de la Ménagerie de verre et de la Silver Factory d'Andy Warhol, une plongée dans la mémoire, les récits, les époques qu'on a connues ou pas. »

PETITE HISTOIRE DE LA CRÉATION

— par Audrey Santacroce —

Artiste protéiforme, Clara Le Picard était en résidence cette année à la Ménagerie de verre où elle s'est adjoint les services de Claire Astier, passée par l'Ecole du MAGASIN de Grenoble et connue notamment pour son travail à La Friche la Belle de Mai de Marseille. Ensemble, et pour célébrer les trente-cinq ans de la Ménagerie de verre, elles ont choisi de s'interroger sur les maisons de création qu'elles opposent aux maisons de production que sont les lieux de spectacles classiques, et sur ce qu'elles représentent pour les artistes et pour le public. Pour se faire, Claire Astier est en scène dans ce qui démarre comme une conférence qui met en parallèle la Ménagerie de verre et la Factory d'Andy Warhol. Dans la salle ce soir-là, personne n'a fréquenté la Factory et la plupart du public n'était même pas né quand elle a fermé ses portes. Pourtant, nous la connaissons tous. Pour Clara Le Picard et Claire Astier, deux éléments se télescopent : pour les artistes, l'émulation artistique créée par le collectif qui marque ; pour le public, le mythe. En présentant sur scène deux duos, l'un de musiciens, l'autre de danseurs, symbolisant les artistes des deux lieux susmentionnés, les deux femmes rappellent que même à distance, y compris temporelle, le travail des uns alimente celui des autres et que c'est la porosité entre les résidents qui crée l'émulation et l'atmosphère propres aux maisons de création. Plus encore, c'est cet effet de collectif qui traverse les époques qui fait la maison de création et crée aussi son aura. Car l'aura des maisons de création est au moins aussi importante pour le public que pour les artistes. En se rendant à la Ménagerie de verre, le public, comme celui qui se rendait à la Factory, a le sentiment de participer à son échelle à la création, au lieu en train de se faire. Le frisson pour le public est double : celui de se retrouver dans un lieu qui a vu la naissance d'artistes reconnus ou de spectacles emblématiques (là-bas, le Velvet Underground ; ici, Vincent Macaigne ou Claude Régy), et celui de voir un spectacle qui pourrait entrer dans la légende du lieu. « Open House » confronte deux collectifs, le public et les artistes, qui se nourrissent les uns des autres en formant un supra-collectif humain. C'est une grand-messe où les deux entités communient avec intelligence et une grande joie.

AU MILIEU DE L'HIVER J'AI DÉCOUVERT
EN MOI UN INVINCIBLE ÉTÉ

MISE EN SCÈNE ANAÏS ALLAIS / THÉÂTRE NATIONAL DE LA COLLINE (Les 5 et 6 décembre 2018 à la HAG scène nationale de Blois)

« Une histoire qui bégaie, qui a besoin d'un pont pour aller d'un mot à l'autre. »

CHANT DE CONSOLATION

— par Noémie Regnaut —

C'est une pièce à l'allure de promesse que nous livre sur le plateau de la Colline la jeune auteure et metteuse en scène Anaïs Allais, promesse à la fois personnelle et collective. Personnelle, car celle-ci s'inspire de sa propre vie et de celle de sa famille pour donner naissance à une fable dont nous ne pouvons que souligner la poésie du titre emprunté à Albert Camus, « Au milieu de l'hiver j'ai découvert en moi un invincible été », publiée chez Actes Sud-Papiers. Une vie, comme celle de tant d'autres, qui voit s'entrecroiser les deux rives de la Méditerranée avec tout ce que cela suppose d'exils et de douleurs. L'auteure, à travers les personnages de deux frères et sœur, Lilas – jouée par Anaïs Allais – et Harwan, offre une voix à ces fameuses « deuxième et troisième générations », ces enfants d'exilés algériens en butte à une identité qui peine à se définir, hantés par l'idée d'un

« ailleurs » familier et pourtant inconnu. Si Lilas décide d'entreprendre un voyage vers ses origines, en quête de la terre que sa mère a quittée et surtout en quête d'elle-même, Harwan incarne le refus de regarder un passé qu'il juge ne pas lui appartenir. A l'heure de débats in-finis sur l'apprentissage de l'arabe à l'école, Anaïs Allais évoque la difficile question de l'identité et de l'intégration par ce qu'elle a de plus essentiel et peut-être de plus primordial : la langue. Quitter un pays, c'est d'abord quitter une langue, et d'une certaine manière, quitter son chant. « Chehilet Laayani », chanson traditionnelle du chaâbi algérois – qu'on retrouve notamment dans le beau documentaire « El Gusto » de Safinez Bousbia –, s'affirme ainsi comme un personnage à part entière du spectacle, à la manière d'un leitmotiv permettant à Lilas et Harwan de se réapproprié, chacun à leur façon, un langage qu'ils connaissent mal. Avec eux, le spectateur –

que son oreille soit familière ou non du chaâbi – apprend à écouter la musicalité du dialecte algérois, son rythme, ses émotions et plonge, par les personnages, dans l'intime de ce que peut être l'apprentissage d'une langue à la fois occultée et promesse de réconciliation. A travers une chanson qui parle d'amour et de séparation, les fils de la mémoire se renouent et cherchent l'espoir d'une consolation. Il s'agira en dernier lieu de chanter pour la mère, signe de cette langue maternelle perdue et retrouvée. Promesse collective à laquelle nous invite Anaïs Allais au cœur de l'hiver, donc ; comme un petit pas pour que « l'étrange étranger » dont parle la chanson, en sortant du théâtre, fasse un peu plus partie de tous et de nous-mêmes et que nous gardions en nous quelque chose de son chant.

CRÉATIONS

LA FABULEUSE HISTOIRE
D'EDMOND ROSTAND !

MISE EN SCÈNE PHILIPPE CAR

THÉÂTRE DES BERNARDINES (MARSEILLE)

(Du 4 au 7 décembre au Cratère à Alès, du 11 au 14 décembre à Bonlieu, Scène nationale d'Annecy)

« Philippe Car rend hommage au poète marseillais à travers une pléiade de personnages qui crient la passion du théâtre. »

HAGIOGRAPHIE

— par Marie Sorbier —

Il est vrai qu'il ne reste dans nos souvenirs des prouesses littéraires d'Edmond Rostand que les frasques attachantes de Cyrano de Bergerac et tout l'intérêt de cette nouvelle création de la compagnie marseillaise Agence de Voyages Imaginaires réside justement à combler joyeusement cette lacune. En retraçant avec soin la vie du poète, Philippe Car le fait revivre sous nos yeux attendris avec toute sa bonhomie et son amour fou du théâtre. De là à parler d'assimilation de l'acteur à ses personnages, il n'y a qu'un pas. Il convoque et incarne dans ce parcours tous ceux qui ont croisé son chemin : femme, enfants et surtout sa famille de théâtre, les acteurs et actrices qui ont proclamé ses vers, sûrs du génie du maître et tentant par leur interprétation de le transmettre au public. Certes didactique, c'est avant tout un spectacle généreux qui use des artifices de la scène sans en abuser, pour faire entendre cette histoire et les grands textes qui l'accompagnent. Un presque seul en scène habité (un musicien multi-cordes vient ponctuer cette épopée), gorgé de soleil et de lyrisme qui donne envie à toute la famille de se plonger dans une œuvre injustement tronquée dans nos mémoires collectives.

LET'S MOVE !

Chorégraphie | Sylvain Groud

Pièce pour 10 interprètes et jusqu'à 120 amateurs

24.11.2018 | Le Volcan, Le Havre

22.12.2018 | Philharmonie, Paris

26.05.2019 | Théâtre-Sénart, Lieusaint


BALLET DU NORD
CCN & VOUS !


Festival d'Automne

LA QUESTION

MAXIME KURVERS

« QU'EST-CE QU'ON ATTEND ? »

« S'il y a quelque chose à attendre pour moi, et de manière impérieuse, c'est l'art. Et en réalité je crois qu'il y a beaucoup d'égoïsme, ou tout du moins de la méprise, à attendre autre chose de l'art que l'art lui-même. Car si l'on attend vraiment de l'art qu'il puisse nous sauver, il faudra commencer par s'occuper de lui et des coordonnées toujours inédites qui le définissent : c'est-à-dire accepter son incessante refiguration autour de nouvelles beautés. En ce sens, je crois qu'il nous faudra chercher une nouvelle manière de faire, une manière douce, amicale, de parler aux gens, loin de toute injonction ; essayer de ne pas trop jouer au camelot de l'art et tenter de mieux goûter à sa pauvreté pour ne rien présupposer de nos attentes et de ses effets ; avoir la volonté de passer au-delà des principes d'assentiment et de ressentiment forcés pour créer de nouvelles alliances basées sur une intellectualité commune, équitable et souveraine. Prendre tout le monde au sérieux donc. Et je crois que cela sera long et difficile. Car avant toute chose, ne réclamer aucun effet en est un, peut-être le plus frappant qui soit ; et n'avoir le désir ni de démontrer, ni d'étonner, ni d'amuser, ni de persuader est déjà trop souvent une injonction. Et pourtant, si cette nouvelle manière pouvait poser par elle-même un rapport plus

égalitaire, aristocratique avec tous, où forme et idée travaillent ensemble en un même temps, je pense que l'on toucherait là certainement au début d'une nouvelle séquence pour l'art d'aujourd'hui, belle et exigeante. Alors c'est peut-être cela qu'on attend, joyeusement, mais d'une joie enflammée. Car quelque chose sera à enterrer d'où l'on vient : de cette séquence-ci qui tarde à finir, de son cynisme humiliant, de sa propre publicité mise sous forme de scandales. Qui sera d'accord alors d'en sortir ? Qui pour faire alliance ? Ou peut-être aussi que la modernité n'est toujours pas passée : puisque ça fait depuis Schoenberg au moins (ou Malevitch, ou...) qu'on nous annonce répétitivement le crépuscule de l'art... Ce qui est faux évidemment : il nous manque seulement – et aujourd'hui encore – de ne pas accepter largement les autres beautés, les compliquées, les non spectaculaires, les outrancières, les prosaïques, les étranges. Prendre tout le monde au sérieux donc. Ou qu'on foute le feu au Louvre alors, tout de suite, si on a peur de ce qui est beau.

Maxime Kurvers présente « La Naissance de la tragédie » à la Commune (Aubervilliers), jusqu'au 5 décembre.

Festival d'Automne

LA PHOTO



« Kanata », de Robert Lepage, du 15 décembre au 17 février au Théâtre du Soleil © David Leclerc

I/O Gazette n°91 — 30.11.2018
La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Gratuit, ne peut être vendu
I/O — 12 rue de Mirbel 75005 Paris FRANCE
SIRET n°81473614600014
Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu
Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80
Rédacteur en chef adjoint et secrétaire général
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon j.c.brianchon@iogazette.fr
Conception de la maquette Gala Collette
Ont contribué à ce numéro
Christophe Candoni, André Farache, Pierre Fort, Timothée Gaydon, Victor Inisan, Pierre Lesquelen, Noémie Regnaud, Audrey Santacroce, Ysé Sorel.

Photo de couverture © Nelly Rodriguez

LE CHIFFRE

2019

C'est l'année de sabotage de notre rubrique « Le Faux Chiffre ».

L'HUMEUR

« On ne voit pas souvent des tortionnaires faire des crêpes avec leurs victimes. »

Lu dans « Strip Tease se déshabille » (Éditions Chronique)

À LIRE

ELVIRE JOUVET 40

BRIGITTE JAUQUES-WAJEMAN / LOUIS JOUVET
(ACTES SUD-PAPIERS)

« En 1940, Louis Jouvet fait travailler à Claudia, élève au Conservatoire national d'art dramatique de Paris, la seconde scène d'Elvire du "Dom Juan" de Molière. Ces leçons de théâtre, retranscrites dans le plus petit détail, sont l'occasion d'assister à l'apprentissage de la comédienne, d'entrer dans l'intimité de la relation de l'élève et du maître. »

CONVERSATIONS

JORGE BERNSTEIN ET FABCARO
(ÉDITIONS ROUQUEMOUTE)

« Après avoir parodié les modes d'emploi de meubles en kit dans "KÁTALÖG" et des photos d'antan dans "L'Humour Légendaire du truculent Professeur Bernstein", Jorge Bernstein part cette fois-ci à l'assaut des brouteurs, ces "escrocs du web, qui, sous une fausse identité (généralement séduisante et féminine), tentent de vous extorquer de l'argent" sur les réseaux sociaux. »

MA NATION : L'IMAGINATION

JAN FABRE
(ÉDITIONS GALLIMARD)

« Grand héritier du surréalisme et du baroque flamand, comme de l'art dramatique et de la danse moderne, Jan Fabre, sculpteur, dessinateur, écrivain, metteur en scène et chorégraphe est célébré dans le monde entier comme artiste et comme homme de théâtre. »

CONFÉRENCE INTERNATIONALE DE THÉÂTRE DE BAKOU

— par Mathias Daval —

120 participants venus de 46 pays, du Japon au Mexique en passant par le Canada, la Norvège ou l'Arabie saoudite : nous ne sommes pas au raout de l'Association internationale des critiques de théâtre, mais à l'intrigant BITC, congrès biennal organisé à Bakou. Le thème de cette 5^e édition : « Philosophie du théâtre au XXI^e siècle : le concept d'existence ».

Coincé entre la Russie et l'Iran (on devine la complexité géopolitique) et bordé à l'est par la mer Caspienne, l'Azerbaïdjan occupe une position aussi délicate que centrale dans le Caucase. Sa capitale, Bakou, s'est imposée au fil des années comme un pôle régional attirant tourisme et investisseurs d'Asie centrale, mais aussi d'Inde et du Golfe. La politique culturelle profite de ce rayonnement : le BITC est l'extension d'une véritable stratégie internationale dans ce pays où suintent le pétrole et le gaz naturel. Avec une tradition implantée à l'époque de la Russie tsariste et prolongée pendant l'époque communiste, voilà bientôt 150 ans que le théâtre déploie ses scènes en Azerbaïdjan. Et ce avec une variété d'institutions classiques ou modernes, à commencer par le lieu où se déroule la conférence, le State Musical Theater, mais aussi le théâtre de marionnettes (construit en 1931), l'opéra ou, plus marginalement, au sein du magnifique centre culturel Heydar-Aliyev, conçu par Zaha Hadid en 2007. Si le fil rouge des conférences, cette année, interroge le concept d'exis-

tence au théâtre, c'est un écho plus ou moins inconscient à la propre recherche de l'Azerbaïdjan d'affirmation de son existence nationale, une sorte de désir de vivre qui se traduit par sa dimension politique et identitaire parfois hyperbolique. Le thème particulièrement fourre-tout, à défaut d'être tout à fait pertinent, s'avère aussi une solution diplomatique permettant d'aborder toutes les problématiques, aussi locales soient-elles, tenant à cœur aux intervenants : le marxisme dans le théâtre indien contemporain ou le rôle de la musique dans les créations scéniques ukrainiennes... Les invités viennent de tous horizons (universitaires, critiques, directeurs d'institutions, metteurs en scène, comédiens), ce qui renforce, en plus des différences nationales, la multiplicité des points de vue.

“

Multiplicité des points de vue

Lorsque la réflexion glisse sur sa face la plus métaphysique, on cite, pêle-mêle, Platon, Heidegger ou Derrida – car la postmodernité fait elle aussi partie de la mondialisation – et certains évoquent la crise d'identité qui secoue le théâtre contemporain à travers le monde. Avec un seul spectacle au programme (le néo-circassien « Aria » des Italiens de la compagnie No Gravity), le BITC n'est pas un showcase mais d'abord un moment de rencontres et de networking – dont les langues officielles sont l'azéri, le russe et l'anglais.

Au-delà de ces perspectives hétéroclites, c'est aussi une occasion de découvrir un pays et une culture encore méconnus. Sait-on par exemple que les frères Nobel y firent leur fortune dans l'industrie pétrolière ? Que leur fer de lance, le premier pétrolier au monde, fut appelé le Zoroastre en 1878, seulement quelques années avant que Nietzsche ne publie « Ainsi parlait Zarathoustra » et sa « mort de Dieu » ? Une synchronicité flagrante de l'avènement de ce nouveau mauvais démiurge qu'est l'or noir et une prophétie sur le siècle à venir. Mais le BITC, heureusement, ne se réduit pas aux conséquences du pouvoir sur la matière. Il est d'abord une manifestation des forces de l'esprit. L'une des présentations l'affirme sans détour : « Nous avons un besoin essentiel d'amour et de gentillesse », suite à quoi un autre intervenant cite Oscar Wilde parodiant Shakespeare : « Oui, le monde est une scène de théâtre, mais dieu que le casting est mauvais ! » Et c'est peut-être cela qui est stimulant dans ce genre de manifestations qu'est le BITC : au-delà des enjeux politiques et économiques, que l'on pourra juger aussi cyniques qu'incontournables, voici une tentative bancale, éphémère et un peu vieillotte, mais ouverte et fraternelle, de réunir les hommes autour d'un amour commun de l'art. Le théâtre peut-il transformer le réel ? Le congrès s'était ouvert sur un pragmatisme de bon aloi : « Le théâtre ne peut pas rendre le monde meilleur, mais il montre qu'il peut le devenir. »

Baku International Theatre Conference, 5-6 novembre 2018

REPORTAGES

MMCA, PAMS, SIDANCE ET SSAF : EN AUTOMNE À SÉOUL

— par Jean-Christophe Brianchon —

À l'heure où l'automne abat sa pluie sur les rues de Paris et son Festival, la Corée du Sud s'impose année après année comme un des lieux de création et de recherche où le soleil brille encore, et voilà qu'il semblerait que cela ne soit pas parti pour s'arrêter.

Séoul propose à partir de la fin septembre non pas un mais quatre festivals d'importance qui couvrent de façon pour ainsi dire exhaustive l'ensemble des champs du spectacle vivant, et qui, bien que de qualité inégale, permettent aux visiteurs de se faire une idée précise de l'état de la création locale et internationale. Pour ouvrir la saison automnale, le Musée d'Art Moderne et Contemporain de Séoul proposait une fois encore un focus asiatique qui se trouve certainement être au fil des ans la proposition la plus intéressante de la période. Sur l'espace de quelques jours, le musée a choisi cinq artistes asiatiques pour venir nous présenter leurs dernières recherches. Très inégale et souvent assez opaque – puisqu'à l'extrême contemporanéité des démarches venait s'ajouter un ancrage très profond dans les cultures de chacun des artistes ne permettant pas toujours de saisir au plus près le désir des performeurs –, cette sélection permettait pour autant de se faire une idée de ce que le théâtre pourrait être demain chez nous, et de ce qu'il est déjà parfois ailleurs. Chacune de ces performances avait pour particularité de s'ancre de plain-pied dans la modernité du technique quand s'alignaient sur scène des robots, des hologrammes ou que le spectateur était amené à revêtir un casque de réalité virtuelle pour suivre la pièce. Comme toujours, le problème essentiel de ces tentatives tient au fait qu'elles nécessitent pour exister de se focaliser sur la mise au point d'une technologie qu'on ne maîtrise pas toujours avec les moyens du théâtre, au dé-

triment souvent de la justification dramaturgique de la technique en question. Pour autant, le japonais Meiro Koizumi proposait à son spectateur, avec « Sacrifice », de plonger de plain-pied dans la réalité quotidienne d'un homme enfermé dans une ville en guerre. Une expérience qui pour une fois ne se résumait pas à faire éprouver le visuel de l'enfer à celui qui le regarde, mais bien à l'impliquer d'une façon inédite grâce à la réalité virtuelle dans une démarche de partage sentimental total. Ou quand il devient clair que certaines technologies ont aujourd'hui encore la capacité de modifier demain une certaine façon de vivre l'expérience théâtrale.

“

Programmation asiatique et internationale

En parallèle des expériences radicales proposées par le Musée d'Art Contemporain, d'autres tentatives démarrent en octobre mais dans une démarche bien plus accessible, à l'image du Seoul Street Art Festival (SSAF) et du Seoul International Dance Festival (SIDANCE). Alors que le premier s'installe dans toutes les rues du centre historique de la ville, le second reste enfermé dans les salies et les institutions, mais leur point commun est le désir de s'ancre dans une programmation ouvertement internationale et déconnectée des enjeux asiatiques. Cette année d'ailleurs, le SIDANCE proposait de marquer une partie de sa programmation du sceau de la réflexion sur les flux migratoires avec un focus sur les réfugiés. Une démarche évidemment louable, mais qui comme toujours vient frapper d'un biais certaines créations qui n'avaient pas du tout à l'origine l'intention de travailler sur cette question. C'est le cas par exemple de la belle pièce de Pietro Marullo, passée en France dernièrement et qui se présente plus comme une

réflexion sur l'inconnu que sur la migration en tant que telle. Au SSAF, la programmation aussi s'ancrait dans une vision internationale de street art, un genre qui pourtant est très fortement installé en Corée du Sud. Parmi les nombreuses compagnies qui sillonnaient les rues de la ville, beaucoup de françaises, avec en invitée d'honneur la compagnie Komplex Kapharnaum, qui avait clôturé le Festival d'Avignon pour sa 70^e édition et dont le spectacle marquait ici l'ouverture de l'événement ; un événement convivial qui a pour mérite de faire vivre la ville mais qui malheureusement ne propose objectivement que très peu de projets aboutis. Enfin, pour clore la virée, c'est au Performing Arts Market de Séoul que les professionnels devront absolument se rendre puisque, pendant une petite semaine, ce sont plusieurs centaines de compagnies et de directeurs d'institutions qui se déplacent pour présenter leurs projets et discuter des enjeux qui traversent le secteur du spectacle vivant. Cette année, le focus portait sur le théâtre européen et ne permettait donc pas forcément au public français de découvrir beaucoup de choses, mais la force d'attraction du lieu pour la profession reste impressionnante et se comprend aussi par la richesse du programme proposé. Pendant six jours, le centre du PAMS regorge de débats, de rencontres et de présentations de pièces qui permettent aux participants de rencontrer aussi bien la direction du Met de New York que les représentants de petites compagnies portugaises. Un événement évidemment réservé aux professionnels, mais qui a le mérite de venir confirmer le désir de la Corée du Sud de compter parmi les acteurs de tout premier plan sur la scène internationale en matière de spectacle vivant. Une ambition qui se confirme d'autant plus que la majeure partie des événements concernés sont directement organisés et financés par le Ministère de la Culture sud-coréen.

ODÉON

THÉÂTRE DE L'EUROPE
direction
Stéphane Braunschweig

01 44 85 40 40
theatre-odeon.eu

9 nov — 29 déc 2018 / Odéon 6^e
création

L'École des femmes

de **Molière**

mise en scène

Stéphane Braunschweig

avec **Suzanne Aubert, Laurent Caron,
Claude Duparfait, Georges Favre, Glenn Marausse,
Thierry Paret, Ana Rodriguez, Assane Timbo**



#LEcoledesfemmes



#Joueurs, Mao II, Les Noms
#TrilogieDonDeLillo

FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS
47^e édition



17 nov — 22 déc 2018 / Berthier 17^e

Joueurs, Mao II, Les Noms

d'après **Don DeLillo**

mise en scène **Julien Gosselin**

Compagnie Si vous pouviez lécher mon cœur

avec **Rémi Alexandre, Guillaume Bachelé, Adama Diop,
Joseph Drouet, Denis Eyriey, Antoine Ferron,
Noémie Gantier, Carine Goron, Alexandre Lecroc-Lecrèf,
Frédéric Leidgens, Caroline Mounier, Victoria Quesnel,
Maxence Vandevelde**